

Anthologie

Objectif : Fournir un beau texte qui pourra être tout simplement lu pour le plaisir, ou bien reconstitué, mémorisé, mis en scène, etc.

Extrait de *Souvenirs de chasse pour Christian*

René Chambe (1889-1983) ¹

Chasse aux rouges-gorges

Les deux oiseaux (ration pour une grande personne) sont toujours là. Rassurés, ils commencent à se détendre, à marcher, à picorer. Ma présence ne paraît guère les inquiéter. Voici qu'ils me tournent le dos. C'est l'instant ou jamais !

Rampant, tel un Peau-Rouge, sous les feuillages, tenant mon arme bien serrée dans la main droite, je ne suis plus qu'à deux pas du premier. Il ne m'a pas vu. D'un geste, que l'émotion fait trembler (non, il ne s'agit pas du geste d'appuyer sur la détente, je n'ai pas de fusil, c'est beaucoup plus simple et tout aussi efficace), je lui lance une poignée de gros sel, c'est ça l'arme secrète, la méthode infallible, la première que j'aie employée à la chasse. Touché ! J'ai vu nettement les grains arriver sur la queue du rouge-gorge, la queue, ce talon d'Achille des oiseaux ! Eh bien, quoi ? Il ne reste pas sur le coup ? Le voilà qui s'envole dans un battement d'ailes indigné, il saute sur le vieux mur couronné de lierre et disparaît ! Parti ! Et son compagnon fait de même.

Que signifie ? J'ai bien tiré, pourtant ! Et rien, rien ! Le rouge-gorge n'a été ni foudroyé ni frappé de paralysie, comme tout le monde me l'avait cependant affirmé. Je sens une boule d'angoisse et de détresse me monter dans la gorge. Qu'ai-je donc fait ? Manqué ! je l'ai manqué, voilà tout ! Et, cependant, tous m'avaient assuré que c'était si facile ! J'entends encore les propos encourageants qu'hier au soir chacun a tenu à me prodiguer avec force et un optimisme qui me faisait délirer d'impatience :

« Un seul grain, un seul sur la queue ; il ne peut plus bouger ! On n'a plus qu'à le ramasser et à le mettre dans son carnier. »

Oui, j'entends encore papa me dire, au moment où il m'a embrassé, à l'heure du coucher :

« En moins d'une heure, tu verras, tu en auras plein ta gibecière ! »

Et Marie Patricot d'appuyer encore, avec son ton sarcastique :

« Tâchez surtout de bien tirer, monsieur René ! Il y aura du monde à dîner le soir, il m'en faut au moins deux par convive ! »

Enfin, voyons, tout ça, c'était sérieux, c'était du sûr ! Ils étaient unanimes dans leurs affirmations. Ils n'ont pu ni se tromper ni me tromper ! Une grande personne, c'est presque le Bon Dieu ! Mais le propre d'un chasseur, c'est d'être insensible au découragement. Il en viendra bien d'autres, des rouges-gorges !

Il en vint, en effet, et de très nombreux. jamais je n'en avais vu autant. À croire qu'ils se transmettaient le renseignement et accouraient pour se prêter à ce jeu amusant. Peut-être prenaient-ils ces grains brillants pour des grains comestibles ? Je vis l'un d'eux - ô dérision ! - en saisir un d'un coup de bec, puis le rejeter avec dégoût. Ce fut tout le cas qu'il daigna faire de l'arme terrible dirigée contre lui.

Le temps passait, le soleil était haut maintenant, et ma gorge se serrait d'inquiétude et de doute. Allais-je être bredouille ?

Bientôt, j'entendis la voix de Benoît Barroz me hâler :

« Hé ! monsieur René, il faut rentrer ! Votre mère vous attend. Il est neuf heures. »

Neuf heures, déjà !

Ainsi, le dernier espoir s'envolait. Un frisson me glaçait de la tête aux pieds. De ma vie, je n'avais connu d'aussi grand chagrin.

Le buste de Benoît Barroz apparut, écartant les branches des lilas.

« Alors, vous en avez beaucoup ? »

Mais son sourire goguenard s'effaça aussitôt. Les larmes inondaient mon visage. Le brave homme en fut bouleversé. Ses joues tremblèrent.

« Ben quoi ? Ben quoi ? Faut pas pleurer pour ça ! C'est pas tous les jours qu'on réussit, y a pas de quoi se tourner les sangs ! Demandez à Jean Delange et à son frère, Polyte, si des fois ça ne leur arrive pas, à eux aussi, de revenir bredouilles. C'est pourtant des forts chasseurs, les deux meilleurs du pays, et peut-être même de toute la France. Allez, allez, faut pas s'en faire pour ça ! »

Mais comme mes larmes redoublaient et que je lui tendais ma musette vide, sans pouvoir articuler une syllabe, une inspiration généreuse lui traversa l'esprit :

« Et puis, je suis sûr que c'est pas votre faute, à vous ! Faites voir un peu votre musette ! Faites voir ce qu'on vous a donné ! »

Il plongea la main dans la toile, saisit une pincée de sel et la fit rouler entre ses doigts, mimant une surprise triomphante.

« Parbleu ! j'en étais sûr. C'est pas étonnant ! Marie Patricot vous a donné du sel de cuisine ! Qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse avec ça ? Rien du tout ! Ce n'est pas du sel de cuisine qu'il faut pour cette chasse, c'est du sel fin ! »

Du sel fin, mais oui, tout s'éclairait ! Il me fallait du sel fin ! Avec lui, tout serait simple ! Riant à travers mes larmes, je m'écriai, joyeux :

« Rentrons vite, Benoît ! Elle va me le payer, Marie Patricot ! »

1 - René Michel Jules Joseph Chambe, qui raconte ci-dessus un de ses souvenirs d'enfance, est un général français, aviateur et écrivain. Pionnier de l'aviation de chasse durant la guerre de 1914-1918, il est célèbre pour ses écrits sur l'aviation, notamment son *Histoire de l'aviation*.